

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I



collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

QUATRIÈME CHAPITRE

La Grande-Bretagne

INTRODUCTION

Beaucoup d'Anglais visitent les îles Britanniques en service commandé, d'autres pour leurs antiquités et leur flore, d'autres pour des enquêtes sur le commerce, les manufactures, l'agriculture, les conditions de vie, ou comme une enquête préalable au Grand Tour sur le continent. D'autres enfin le font pour tromper leur ennui par la découverte de contrées qu'ils n'aimaient pas, avant que l'enthousiasme pour le pittoresque ne fasse d'eux des touristes savourant « *the mere joy of the road* » (E. G. Cox, *A Reference Guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, Washington, Washington University Press, 1949, t. III, *Great Britain*). Sur les voyageurs anglais, voir Esther Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists (1540 to 1840)*, London, Routledge & Kegan, 1964.

Pour les étrangers, la connaissance des îles Britanniques, longtemps restreinte à Polydore Vergile pour l'Angleterre et Hector Boèce pour l'Écosse, est stimulée par la contribution du royaume à l'humanisme européen et la formation d'une église originale. Diplomates, ambassadeurs, nobles et marchands s'attachent surtout aux villes, palais, églises et universités qui manifestent la puissance du royaume, comme à la personnalité de la reine Elizabeth. Des opinions très diverses : un pays fertile, mais un climat exécrationnel, des natifs hospitaliers (le baiser de l'hôtesse), policés ou grossiers, selon l'humeur et les rencontres, et un menu peuple très xénophobe, à Londres notamment (voir le début du deuxième dialogue du *Souper des cendres*, de Giordano Bruno). Parmi les visiteurs, de nombreux Allemands pour qui le *Kavaliers'Tour* est l'équivalent du Grand Tour de la *gentry*, beaucoup de Français sous le régime des Stuarts au XVII^e siècle, et bien davantage encore quand les y conduira l'anglomanie du XVIII^e siècle philosophique. Rivale et ennemie, l'Angleterre fascine par sa réussite et par sa pratique des libertés individuelles.

À sa périphérie, on traîne : difficultés d'accès, particularismes et préjugés retarderont longtemps la découverte de l'Écosse et plus encore celle de l'Irlande.

L'ANGLETERRE

L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner

L'auteur séjourna deux mois en Angleterre (août et septembre 1598).

Le sol est fertile et le bétail abondant, ce qui incline les habitants à l'élevage plus qu'au labourage, de sorte que près d'un tiers du pays reste non cultivé, pour l'herbage. Le climat est généralement tempéré en toutes saisons ; l'air n'étant jamais lourd, les maladies y sont rares et l'on y appelle moins le médecin que partout ailleurs. Il n'y a que peu de rivières. Quoique fertile, le sol ne produit pas de vin, mais l'étranger supplée cette lacune par les meilleurs produits, d'Orléans, de Gascogne, du Rhin, d'Espagne. La boisson la plus courante est la bière, préparée à partir de l'orge. Son goût est excellent, mais elle est forte et porte à l'ivresse (*cerevesia [...] quæ facile eos inebriat*)¹. Il y a de nombreuses collines, dépourvues d'arbres et de sources, ce qui donne une herbe tendre et très courte, et nourrit abondamment les moutons ; elles sont parcourues par de nombreux troupeaux, tout blancs, et parce que l'air y est bien tempéré ou à cause de la bonté de la terre, leur toison y est plus douce et plus fine que dans tout autre pays. C'est la vraie Toison d'or, en laquelle reposent les principales ressources des habitants, et les marchands apportent dans l'île de grosses sommes d'argent, surtout pour cet article de commerce. Ici, les chiens sont particulièrement bons. Il y a des mines d'or, d'argent et d'étain (dont on fait toutes sortes d'ustensiles, d'un brillant semblable à l'argent, et dont toute l'Europe se sert). Les chevaux sont petits, mais rapides. On y voit beaucoup de verreries. Les Anglais sont graves comme les Allemands, aiment à paraître, suivis partout d'une troupe de serviteurs, qui portent attachées à leur bras les armoiries en argent de leurs maîtres, et ne sont pas sans raison moqués pour les queues qui pendent à leurs dos².

- 1 Hentzner paraît gloser ici une observation de Tacite sur les Germains : « *Adversum sitim non eadem temperantia. Si indulseris ebrietati suggerendo quantum concupiscunt, haud minus facile vitiis quam armis vincuntur* » (*Germania*, 23).
- 2 Hentzner détourne de son sens la légende des Anglais *coués* (« Les anciens normands appelaient les anglais *coués* [*caudati*], parce qu'ils portaient des queues, tandis qu'eux portaient les cheveux ronds », *Dictionnaire rouchi-français*, 3^e éd., Gabriel-Antoine-Joseph Hécart, Valenciennes, chez Lemaitre, 1834). N. Gilles assure dans ses *Chroniques et annales de l'histoire de France* que les Anglais auraient été affligés de cet appendice pour avoir offensé un saint. La plaisanterie est traditionnelle au point de figurer, sous la rubrique : « Anglais », dans les *Épithètes* de M. de La Porte (1571). Pour une autre application, restreinte au Kent, voir les proverbes de Moryson, p. 93.

Ils sont excellents dans la danse et la musique, prompts et agiles quoique de plus grosse corpulence que les Français ; ils coupent leurs cheveux très courts au milieu de la tête, et les laissent pousser de chaque côté. Ils sont bons marins et meilleurs pirates, rusés, perfides et voleurs. On assure en pendre plus de trois cents à Londres, chaque année. Il est moins infamant pour eux d'être décapités que pendus ; ils tiennent le mur pour la place d'honneur ; la fauconnerie est l'exercice préféré de la noblesse. Ils sont plus polis à table que les Français, mangent moins de pain et plus de viande, qu'ils rôtissent parfaitement. Ils mettent beaucoup de sucre dans leur boisson ; même les fermiers couvrent leurs lits de tapisseries. Les maisons sont généralement à deux étages, sauf à Londres, où on les fait de trois et même de quatre, mais plus rarement. Elles sont de bois (de briques pour les plus riches), avec des toits bas, et si le propriétaire a de l'argent, il les couvre de plomb. Vaillants sur le champ de bataille, heureux contre leurs ennemis, ne tolérant aucune sorte de servitude, ils affectionnent les vacarmes qui leur emplissent les oreilles : le bruit du canon, le roulement de tambours, le carillon de cloches, si bien qu'il n'est pas rare de voir à Londres un grand nombre d'hommes avec un verre dans le nez monter dans quelque clocher et y sonner les cloches des heures durant, pour le plaisir de l'exercice. Voient-ils un étranger bien fait de sa personne, ou particulièrement beau, ils diront : « Quel dommage qu'il ne soit pas Anglais ! »³.

14 septembre. Comme nous retournions à notre auberge, nous rencontrâmes des gens de la campagne qui célébraient leur Fête de la moisson. Ils couronnaient de fleurs leur dernier chargement de grain, avec en outre une image richement habillée, par laquelle ils entendaient peut-être signifier Cérès ; ils la promenaient partout, pendant qu'hommes et femmes, serviteurs et servantes, parcourant les roues dans la charrette, criaient tant qu'ils pouvaient jusqu'à leur arrivée à la grange. Ici, les fermiers ne lient pas comme nous leur blé en meules, mais aussitôt qu'ils l'ont moissonné ou fauché, le jettent dans des charrettes pour l'emporter à leurs granges.

Il y a en Angleterre une certaine secte appelée Puritains. Selon la doctrine de l'église de Genève, ils rejettent toutes les anciennes cérémonies, n'admettent dans leurs lieux de culte ni orgues ni épitaphes, ont horreur de toute différence de rang ecclésiastique, tels qu'évêques, abbés, etc. C'est le jésuite Sanders⁴ qui le premier les appela Puritains. Ils ne vivent pas à part, mais se mêlent dans les collèges à ceux de l'église d'Angleterre.

Nous arrivâmes à Canterbury à pied. Fatigués, après nous être rafraîchis d'une bouchée de pain et de bière et nous être immédiatement fournis de chevaux de

3 Même remarque sous la plume d'un ambassadeur vénitien en 1497 : voir *England as seen by foreigners* [...], éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 269, note 125.

4 Nicholas Sanders, mort en 1581, historien et polémiste jésuite, dans son *De origine ac Progressu Schismatis Anglicani* [...], Cologne, s.n., 1585.

poste, nous arrivâmes à Douvres environ deux à trois heures après la tombée de la nuit.

Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae [...], (Nuremberg, 1612), dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 109-111 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren

Le long séjour, près de trente ans, qu'effectua cet Anversois en Angleterre, où il était consul de son pays, fait de lui un bon connaisseur des mœurs britanniques.

Les Anglais sont des gens intelligents, beaux et bien faits de leur personne, mais, comme tous les insulaires, de faible et tendre complexion. Ils ont généralement le teint clair, comme tous les peuples nordiques, et particulièrement les femmes, qui savent fort bien comment protéger leur visage de l'ardeur du soleil par des chapeaux et des voiles, et leurs mains avec des gants et jusqu'aux paysannes, comme le font les dames de la cour aux Pays-Bas et en Allemagne.

Ils sont hardis, courageux, ardents, cruels à la guerre, féroces dans l'assaut, et craignent peu la mort ; ils ne sont pas vindicatifs, mais très inconstants, imprudents, vaniteux, légers et trompeurs, très soupçonneux, surtout envers les étrangers, qu'ils méprisent⁵. Ils sont pleins de courtoisie, affectés dans leurs manières et leurs paroles, ce qu'ils prennent pour noblesse, civilité et sagesse. Ils sont éloquentes et très hospitaliers. Leur nourriture est bonne et délicate, et ils consomment une grande quantité de viande ; et de même que les Allemands passent les bornes de la sobriété en buvant, ils le font en mangeant, car la fertilité du pays leur en accorde les moyens, bien qu'en général, à cause du manque de soleil, les fruits n'y aient pas la vigueur et la qualité de ceux de France ou des Pays-Bas. Même l'herbe, au dire des spécialistes, n'y est pas si nourrissante, ce qui rend la viande plus molle et moins ferme, bien qu'ils en aient en grande abondance ; elle a toutefois assez bon goût.

Les gens ne sont pas si laborieux et industriels que dans les Pays-Bas ou la France, et ils mènent pour la plupart une vie indolente, à l'image des Espagnols. Les travaux difficiles et épuisants, et qui demandent le plus d'habileté, sont d'ordinaire abandonnés aux étrangers, comme le font les paresseux Espagnols. Ils ont beaucoup de moutons, dont la laine est très belle, dont ils ont appris depuis deux cents ans à faire du beau drap. Ils entretiennent pour leur plaisir beaucoup de serviteurs fainéants et aussi beaucoup d'animaux sauvages, plutôt

5 Le menu peuple de Londres était très xénophobe : voir le témoignage de Giordano Bruno, *supra*, p. 189.

que de se donner la peine de cultiver la terre. Leur île est très grande, et regorge de poisson ; ils possèdent pareillement les meilleurs ports de la chrétienté. Ils sont également bien pourvus en navires, néanmoins ils ne prennent pas autant de poisson qu'il leur faudrait, ce qui les oblige à en acheter beaucoup à leurs voisins. Mais ils prennent une grande quantité de harengs, car ils ont pris l'habitude de pêcher depuis plusieurs années et en ont pris chaque année de douze mille à dix-sept mille barriques⁶, qu'ils sèchent pour la plupart, et en expédient chaque année de six à sept mille en Italie et ailleurs.

Les Anglais s'habillent de vêtements élégants, légers et coûteux, mais ils sont très inconstants et avides de nouveautés, hommes et femmes changeant de mode chaque année. Quand ils vont à l'étranger, à cheval ou autrement, ils mettent leurs meilleurs habits, contrairement à l'usage des autres nations. Ceux-ci sont en général de couleurs vives et d'étoffe légère et ils en ont moins que dans les Pays-Bas, depuis qu'ils en changent si facilement, et moins aussi de meubles ou d'ornements non nécessaires dans les maisons.

La langue anglaise est du mauvais allemand, mêlé de mots français et bretons ; ils y ont acquis une prononciation plus légère, ne parlant pas de la gorge, comme les Allemands, mais de la langue. Quand ils n'ont pas de mots propres, ils se servent de mots latins, et parfois allemands et flamands. En Cornouailles – limite la plus occidentale de l'Angleterre – et au pays de Galles, ils parlent le vieux langage breton, qu'ils appellent *Cymraeg*⁷, et que les Anglais appellent *Welsh*, comme le font les Allemands. [...]

Les femmes anglaises sont entièrement au pouvoir de leurs maris, leur vie exceptée. Aussi, quand elles se marient, elles abandonnent le nom de leur père et de leur famille d'origine pour prendre celui de leur mari, sauf si elles sont duchesses, comtesses ou baronnes qui, si elles épousent un gentilhomme de rang inférieur, conservent leur nom et leur titre, ce qui, vu l'ambition desdites dames, est moins octroyé que recommandé. Mais elles ne sont pas tenues si sévèrement qu'en Espagne ou ailleurs. Pas davantage enfermées, car elles ont le libre gouvernement de leur maison ou du ménage, à la mode de celles des Pays-Bas ou d'autres de leurs voisines. Elles vont au marché y acheter ce qu'elles préfèrent manger. Elles sont bien vêtues, aiment se donner du bon temps et abandonnent généralement à leurs servantes le soin des corvées ménagères. Parées de beaux vêtements, elles sont assises devant leur porte, pour voir les passants et en être vues. Dans tous les banquets et les fêtes, on leur témoigne les plus grands honneurs : on les place au haut bout de la table, et elles sont les premières servies ; à l'autre bout, elles

6 « *Ten to fourteen hundred lasts* » : un *last* est une mesure de douze barriques de harengs ou de morues.

7 « *Cymric* », relatif au gallois.

aident les hommes. Le reste de leur temps, elles l'emploient à marcher ou monter à cheval, jouer aux cartes ou autre chose, rendre visite à leurs amies et leur tenir compagnie, converser avec leurs semblables et leurs voisines (ce qu'elles appellent papoter), se réjouir avec elles aux naissances, baptêmes, messes de relevailles et enterrements. Et le tout avec la permission et pleine connaissance de leur mari, car telle est la coutume. Bien que leurs époux leur fassent souvent l'éloge des peines, de l'industrie et du soin des femmes d'Allemagne ou de Hollande, qui font l'office des hommes à la maison comme à la boutique, offices pour lesquels on emploie en Angleterre des hommes, elles n'en persistent pas moins dans leurs coutumes. Voilà pourquoi l'Angleterre est appelée le paradis des femmes mariées. Les filles non encore mariées sont tenues plus rigoureusement et plus strictement que dans les Pays-Bas.



Ill. 7. « L'Anglaise », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Les femmes sont magnifiques, élégantes, modestes et bien habillées, ce qui ne se voit jamais si bien que lorsqu'elles vont par les rues, sans porter de manteau, capuchon, voile ou autre. Les femmes mariées sont seules à porter un chapeau dans la rue comme à la maison ; les autres vont tête nue, bien que les dames de distinction aient récemment appris à couvrir leur visage de plumes ou de masques de soie – ou sortilèges, car en fait elles changent très facilement, et chaque année, au grand étonnement de leurs maris.

England as seen by foreigners [...], éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 69-73 ; traduisant E. Van Meteren, *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612* (1599).

Paul Hentzner : Elizabeth I^{re}

196

Reine sans partage (à la différence d'Isabelle la Catholique), princesse cultivée (1533-1603), elle apporta à son pays paix intérieure et victoires ; les étrangers lettrés (surtout protestants) et les visiteurs la célèbrent volontiers. Au palais de Greenwich, Hentzner assiste le 6 septembre 1598 à une audience de la reine.

Elizabeth, la reine présente d'Angleterre, est née au palais royal de Greenwich, et y fait généralement sa résidence, surtout en été, pour l'agrément du lieu. Nous y avons été admis par un ordre que M. Rogers (Daniel Rogerius) s'est procuré auprès du Lord chambellan, dans la Chambre des audiences (tendue de riches tapisseries, et le sol, selon l'usage anglais, couvert de foin⁸) par laquelle la Reine se rend ordinairement à la chapelle. À la porte se tenait un gentilhomme vêtu de velours, avec une chaîne en or, dont l'office était de présenter à la Reine toute personne de qualité venue pour la voir. C'était un dimanche, où se voit d'ordinaire la plus grande assistance de la noblesse. Dans la même salle se trouvaient l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Londres, un grand nombre de conseillers d'État, officiers de la Couronne et de gentilshommes, qui attendaient l'entrée de la Reine ; elle arriva de son appartement quand il fut heure d'aller à la prière, escortée de la manière que voici.

En premier étaient des gentilshommes, barons, comtes, chevaliers de la Jarretière, richement habillés et tête nue ; venait ensuite le Grand Chancelier d'Angleterre, portant les sceaux dans une bourse de soie rouge entre deux seigneurs dont l'un tenait le sceptre et l'autre l'épée du royaume dans un fourreau rouge parsemé de fleurs de lis dorées, la pointe en haut. Venait ensuite la Reine, dans sa soixante-cinquième année, nous dit-on, très majestueuse, le

8 Latin *foeno*. H. Walpole (premier traducteur anglais de Hentzner) pense qu'il s'agit plutôt de roseaux, *rushes* (note dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. cit.).

visage allongé et beau malgré ses rides, les yeux petits mais noirs et aimables, le nez légèrement busqué, les lèvres serrées, les dents noires (un défaut auquel les Anglais semblent être sujets par leur abus du sucre). Elle portait à ses oreilles deux perles admirables avec de très riches pendants ; sa chevelure était rousse, mais factice. Sur sa tête, une petite couronne, qu'on disait faite de l'or de la table de Lunebourg ; sa gorge était nue, comme celle de toutes les dames anglaises avant leur mariage. Elle portait un collier de pierreries incomparables. Ses mains étaient fines, ses doigts plutôt longs, sa taille moyenne ; elle avait la démarche superbe, la parole douce et gracieuse. Elle portait ce jour-là une robe de soie blanche, bordée de perles grosses comme des fèves, et un manteau de soie noire piquée de fils d'argent ; sa traîne, que portait une marquise, était très longue. Elle portait en lieu de chaîne un collier allongé, d'or et de pierreries. Tout en passant dans cet éclat de magnificence, elle parlait tantôt à l'un, tantôt à l'autre (ou à des ministres étrangers, ou à d'autres qui étaient là pour différentes raisons), en anglais, français et italien ; en plus d'être très bien versée en grec, en latin, et dans les langues ci-dessus, elle maîtrise l'espagnol, le gaélique et le flamand. Pour lui parler, on s'agenouille ; de temps à autre elle relève quelqu'un de la main. Pendant que nous étions là, William Slawata, un baron de Bohême⁹, avait à lui présenter des lettres et elle, après avoir ôté son gant, lui donna à baiser sa main droite, étincelante de bagues et de bijoux – signe d'une faveur particulière. Quand elle passait, du côté où elle tournait les yeux, tous se jetaient à genoux. Les dames de la cour la suivaient de près, belles, bien tournées et pour la plupart vêtues de blanc. Elle avançait à travers une haie de cinquante gentilshommes pensionnés, armés de hallebardes dorées.

Dans l'antichambre de la chapelle, près de la salle où nous étions, on lui présentait des pétitions qu'elle recevait très gracieusement, provoquant des acclamations « Dieu sauve la Reine Elizabeth ! » auxquelles elle répondait « Je remercie mon bon peuple ». La musique de la chapelle était excellente ; aussitôt l'office terminé, qui n'avait guère duré plus d'une demi-heure, la Reine s'en retournait dans le même appareil et se préparait à dîner. Pendant qu'elle était à sa prière, nous avons vu préparer la table selon le cérémonial que voici.

Un gentilhomme entre dans la salle, une baguette à la main, accompagné d'un autre qui tient une nappe qu'il étend sur la table après s'être tous deux agenouillés par trois fois le plus respectueusement du monde ; après une nouvelle génuflexion,

9 William Slawata (1572-1652), gentilhomme lettré de Bohême, sera victime, avec J. Von Martinitz, autre conseiller catholique de l'empereur, de la célèbre défenestration de Prague (23 mai 1618) qui marqua le début de la guerre de Trente Ans. Il compléta ses études universitaires en Italie par des voyages en Espagne, France, Angleterre, Pays-Bas et Danemark (édition de 1598 en tchèque et trad. allemande, *Der christliche Ulysses*, Nuremberg, 1678).

ils se retirent. Viennent ensuite deux autres, l'un portant à nouveau la baguette, l'autre une salière, une assiette et du pain qu'ils posent sur la table, après s'être agenouillés comme les autres ; puis ils se retirent avec le même cérémonial qu'eux. Ils sont enfin suivis d'une demoiselle, d'une extrême beauté, une comtesse, nous dit-on, accompagnée d'une dame mariée portant un couteau à dégustation ; quand la première, qui était habillée de soie blanche, se fut prosternée à trois reprises, elle s'approcha de la table et nettoya les assiettes avec le pain et le sel, aussi respectueusement que si la Reine elle-même avait été présente. Après qu'elles eurent attendu quelque peu, arrivèrent les hallebardiers de la garde, tête nue, vêtus d'écarlate, une rose rouge au revers de leur habit, portant à tour de rôle un service de vingt-quatre couverts d'argent et de vermeil pour la plupart. Ces plats sont reçus par un gentilhomme qui garde le même ordre et les place sur la table, alors que la dame chargée de l'essai présente à chacun des gardes une bouchée du plat qu'il a apporté, par crainte du poison. Cependant que la garde, constituée des hommes les plus grands et les plus vigoureux d'Angleterre, au nombre de cent, soigneusement choisis pour cet office, apportait à dîner, douze trompettes et deux timbaliers faisaient pendant une demi-heure retentir leurs instruments dans la salle. Toutes ces cérémonies achevées, de nobles damoiselles vinrent avec beaucoup de solennité enlever les plats de la table et les apporter dans la chambre privée de la Reine qui, après avoir fait son choix, abandonna le reste aux dames de la cour. Elle dîne et soupe seule, avec très peu de serviteurs ; et il est très rare que quelqu'un, étranger ou anglais, soit admis alors, et seulement sur la sollicitation de quelque personnage d'importance¹⁰.

Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae, cum Indice Locorum, Rerum atque Verborum (Nuremberg, 1612), dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 103-107.

Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire

Venant de Calais, l'auteur arrive en Angleterre le 16 septembre 1599, à Douvres, visite Canterbury et quitte l'île à Calais le 24 octobre. Il est à Londres le 18 septembre et, quelques jours plus tard, reçu avec ses compagnons par le Lord Maire de la capitale.

La ville est administrée presque comme une ville franche républicaine par les bourgeois eux-mêmes, sans les conseillers du roi, en raison des nombreux services qu'ils lui ont rendus et ont les plus gros revenus de la ville. Leur chef

¹⁰ On comparera ce portrait à celui que laissa d'elle l'ambassadeur vénitien Giovan Scaramelli, qu'elle reçut en audience le 19 février 1603, quelques semaines avant sa mort (dans Luigi Firpo, *Ambasciatori veneti in Inghilterra*, Torino, UTET, 1978, p. 67-76).

est appelé le Lord maire¹¹; il est élu chaque année parmi les bourgeois et doit posséder un revenu d'au moins cent mille livres sterlings, chaque livre anglaise valant vingt shillings anglais ou dix francs. Et ceci afin qu'ils puissent paraître plus magnifiquement, lui et sa descendance, car ils seront anoblis de ce fait, et lui-même armé chevalier afin de mieux soutenir son état. Aussitôt que le Lord Maire est élu, il peut demander à la ville un don de plusieurs milliers de livres, et moins il demande, plus il s'en trouve honoré. En revanche, il doit tenir table ouverte tous les jours, afin que puissent s'y rendre les citadins et les étrangers, tant hommes que femmes, même sans qu'ils aient été invités. Et comme le Lord Maire avait ouï dire que, bien que non connus de lui, nous désirions manger avec lui, il nous fit chercher dans la ville par un serviteur de la ville et prier messire Stüber, monsieur Julius¹² et moi, de venir faire collation avec lui le 13 octobre [1599], si nous étions disponibles. Quand fut venue l'heure de la collation, le Lord Maire nous envoya chercher à notre logis par deux hommes de qualité en nous demandant de venir ensemble. Arrivés à sa maison, nous fûmes reçus par le *porte-épée*¹³ qui marche d'ordinaire devant le Lord Maire (c'est ainsi que ce dernier aime à l'appeler le plus souvent), qui nous conduisit en haut jusqu'à une belle salle, où les hommes nous saluèrent et reçurent très cordialement ; les femmes, pour leur part, nous reçurent avec un baiser. Ensuite, on nous présenta pour nous laver les mains de l'eau parfumée avec du musc et des produits précieux, et quand nous et notre interprète fûmes assis à table, installés sur nos manteaux, il appela son fils pour dire les grâces.

Aussitôt on apporta à manger toutes sortes de choses exquisées et magnifiques. Et il y avait deux échantons ou écuyers tranchants qui transportaient un plat après l'autre de la table pour le mettre sur une autre, voisine et bien garnie, et ne faisaient que trancher, approvisionner et servir. Ils disposaient les aliments dans de petites saucières¹⁴ en étain, les plaçant devant chacun sur des assiettes, un mets après l'autre, qui tous étaient préparés au mieux, délicieusement et nappés de sauces délectables mais sans lesquelles ils auraient de toute façon charmé l'appétit que d'autres plats se préparaient à stimuler.

Pour boisson, on eut d'abord des meilleures bières ; ensuite on apporta des vins généreux et légers provenant de Grèce, d'Espagne, de Malvoisie, du Languedoc, de France et d'Allemagne, car en Angleterre on peut se procurer à relativement bon marché toutes sortes de vins, en raison du faible coût du transport par mer.

11 Platter ajoute entre parenthèses « *millort maieur echevin* ».

12 Les deux compagnons de Platter : Peter Julius, un Danois, et le noble Johann Joachim Stüber. Le Lord Maire : Sir Stephen Soame qui s'était enrichi dans le commerce des épices. L'auteur mentionne un peu plus loin « Boutton », l'interprète.

13 En français dans le texte.

14 Littéralement, plats à moutarde (« *Senfschüssel* »).

Ensuite, après deux services de rôti, de bouilli et d'autres choses, on passa au dessert, qui était fait seulement de confiseries, de tartes et de pâtisseries, et dont la délicatesse ne pouvait être comparée à celle des entrées.

Enfin, le maître nous remercia pour l'honneur que nous lui faisons de dîner avec lui et nous pria d'accepter son hospitalité, et M. Button le remercia de notre part en anglais, car il avait souvent parlé pour nous au cours du repas, parce que nous ne comprenions rien de ce qu'ils nous disaient, que ce fût en latin, en français ou en espagnol. Et ce banquet dura jusqu'au soir, quand à nouveau on nous accompagna à notre logis.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968, p. 783-784.

Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)

200

De retour d'Achtfield, Sorbière demeure quelques jours à Londres, attentif aux promenades publiques et aux spectacles ; il exprime sur le théâtre et la langue du pays des réflexions que l'on pourra comparer à celles que formulera bientôt Voltaire (*Lettres philosophiques*) sur les mêmes sujets.

La promenade du cours se fait dans un grand parc qui n'est pas désagréable ; mais la quantité des fiacres qui s'y trouvent déshonore l'assemblée : car ils ressemblent mieux à des charrettes mal attelées qu'à des carrosses faits pour la pompe, ou pour le plaisir de la promenade. Quand on est arrivé à Eyparc [Hydepark], on ne fait que tourner dans un grand cercle, au travers duquel il n'y a pas moyen de se voir, de sorte que cela se passe avec peu de galanterie. On descend quelquefois au retour à St James, qui tient lieu de Tuileries ; et quand on se promène, on y marche fort vite. La Comédie est bien plus divertissante, et plus commode aux entretiens. Les meilleures places sont celles du parterre, où les hommes et les femmes sont assis pêle-mêle, chacun avec ceux de sa bande. Le théâtre est fort beau, couvert d'un tapis vert, et la scène y est toute libre, avec beaucoup de changements, et des perspectives. La symphonie y fait attendre agréablement l'ouverture du théâtre, et l'on y va volontiers de bonne heure pour l'écouter. Les acteurs et les actrices y sont admirables, à ce que l'on m'a dit, et même à ce que j'en pus comprendre au geste et à la prononciation. Mais les comédies n'auraient pas en France toute l'approbation qu'elles ont en Angleterre. Les poètes se moquent de l'uniformité du lieu et de la règle des vingt-quatre heures. Ils font des comédies de vingt-cinq ans, et après avoir représenté au premier acte le mariage d'un prince, ils représentent tout d'une suite les belles actions de son fils, et lui font voir bien du pays. Ils se piquent surtout de faire d'excellents caractères des passions, des vices et des vertus ;

et en cela ils réussissent assez bien. Pour dépeindre un avare, ils en font faire à un homme toutes les plus basses actions qui se pratiquent en divers âges, en diverses rencontres et en diverses professions. Et il ne leur importe que ce soit un pot-pourri ; parce qu'ils n'en regardent, disent-ils, qu'une partie après l'autre, sans se soucier du total. J'entends que toute l'éloquence anglaise est conduite de cette manière, et que dans la chaire et au barreau, on ne parle pas d'autre façon. Je ne vous en puis rien dire de moi-même, et je m'en rapporte à ceux qui me l'ont assuré. Les livres anglais sont bâtis la plupart de la sorte, et ne contiennent que des rapsodies assez mal cousues : mais qui ne laissent pas d'être estimées et d'acquérir de la réputation aux auteurs. Car souvent ils ne citent pas ceux dont ils empruntent, et on prend leurs copies pour des originaux. Ils sont fort amoureux de leur langue ; et elle est fort accommodée à leur mollesse, car elle leur épargne la peine de remuer les lèvres. Elle doit être effectivement fort abondante, et fort commode, parce qu'elle est une corruption de la teutonique, qui est fort courte, qu'on a fait profession de l'enrichir des dépouilles de toutes les langues mortes, et que l'on prend tous les jours des vivantes ce qu'on y trouve de bonnes expressions. Les comédies sont en prose mesurée, qui a plus de rapport au langage ordinaire que nos vers, et qui rend quelque mélodie. Ils ne peuvent s'imaginer que ce soit une chose importante, d'avoir continuellement l'oreille frappée de la même cadence ; et ils disent que d'entendre parler deux ou trois heures en vers alexandrins, et voir sauter de césure en césure est une manière de s'exprimer moins naturelle et moins divertissante. En effet, il semble qu'elle s'éloigne autant de ce qui se pratique dans le monde, et par conséquent de ce que l'on veut représenter, que la manière italienne de réciter les comédies en musique s'égare et extravague au-delà de la nôtre. Mais il ne faut pas disputer des goûts, et il vaut mieux laisser chacun abonder en son sens.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses (Paris, 1664), rééd. Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1980, p. 128 sq.

Celia Fiennes : les bains de Bath

Elle arrive en 1687 à Bath, ville d'eau au fond d'une cuvette ; l'air y est moite, les maisons sans grâce, mais on y trouve de bons logis, récents et bien meublés. C. Fiennes semble écrire parfois au fil de la plume, sans se soucier des répétitions ni des ruptures de construction. La stricte ordonnance qui régit ces bains nous entraîne bien loin de la franche liberté des bains de Bade vus par Pogge au milieu du ^{xv}^e siècle ou même de ceux de Plombières que décrit le *Journal de voyage* de Montaigne. Le temps n'est plus où Moryson recommandait les

bains aux femmes plutôt qu'aux hommes, car, bons pour les tempéraments froids et humides, ils nuisaient aux humeurs chaudes et sèches (*An Itinerary [...], op. cit.*, livre I, p. 26-27). Des nombreux lieux de thermalisme que compte l'Angleterre à la fin du XVII^e siècle, Bath est le plus réputé et Daniel Defoe, vingt-cinq ans après C. Fiennes, fera une évocation pittoresque de ce rendez-vous mondain (*A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962, p. 34).

202

Il y a cinq bains. Le bain Bouillant qui a les sources les plus chaudes, car il est petit et bâti tout en rond ; de là l'eau va dans un bain appelé Lepours. Le troisième bain, le bain de la Croix, est un peu plus grand que ce dernier et moins chaud ; tout autour de la croix centrale sont des sièges pour les hommes et, tout autour des murs, des arcades avec des sièges pour les dames : le tout en pierre, les sièges compris et si vous le trouvez trop bas, ils le rehaussent avec un coussin, comme ils disent (une autre pierre) ; mais en fait, l'eau vous porte si bien que le siège vous paraît aussi confortable qu'un coussin en duvet. Les dames ont l'habitude de suspendre une toilette en dentelle au sommet de l'arche et de protéger ainsi leur tête jusque dans l'eau si elles le désirent. En général, on s'assied dans l'eau jusqu'au cou ; ce bain de la Croix est de beaucoup le plus froid et sert surtout au plus fort de l'été ; en haut courent des galeries qui permettent à ceux qui ne se baignent pas ce jour-là de marcher et d'observer le bain de leurs connaissances et des gens de leur compagnie. À chaque bain se trouvent des guides, des femmes pour les dames, des hommes pour les messieurs, qui veillent à ce que l'on garde les distances convenables. Tant que dure la baignade, un sergent attaché aux bains parcourt les galeries et s'assure que l'ordre est observé, sanctionnant les impolis, et beaucoup de personnes distinguées vont le voir quand elles commencent leur bain, afin qu'ils prennent un soin particulier d'elles et les pourvoient chaque matin du nécessaire, ce qui mérite une récompense à la fin de la saison. Si vous voulez marcher autour du bain, il vous faut une guide pour vous conduire, car l'eau est si forte qu'elle aura vite fait de vous jeter à terre. Deux des guides masculins vous précèdent à distance pour vous ouvrir la voie ; sur les côtés des arcades sont des anneaux pour vous maintenir afin de faire un bout de chemin. Mais les sources bouillonnent, rapides, puissantes et chaudes, sur la plante de vos pieds, surtout dans celui qu'ils appellent le Kitching dans le bain du Roi, une grande croix avec des sièges au milieu et beaucoup de jets d'eau très chauds. Le bain du Roi est très grand, autant que tous les autres pris ensemble ; c'est là que se trouve la pompe chaude qui sert pour les boiteux ou pour la tête des paralysés. Je vis l'un de ceux-ci ; ils le coiffent d'un chapeau à larges bords dont on a découpé le sommet, de sorte que les bords éloignent l'eau du visage ; on le met dans le bain ; un des guides masculins pompe et reçoit, je crois, deux pence pour cent pompages, l'eau sort brûlante de la

pompe, le traitement des bras ou des jambes et beaucoup plus facile. Les dames entrent dans le bain avec des vêtements faits d'une belle toile jaune, raides et que de grandes manches font paraître aussi amples que la robe d'un pasteur. L'eau les remplit si bien qu'on ne discerne plus votre forme ; ils ne collent pas au corps comme le font d'autres doublures de si piètre apparence chez les pauvres qui y vont avec leurs propres vêtements. Les messieurs ont des caleçons et des gilets faits de la même toile, ce qui convient le mieux, car l'eau du bain décolorerait tout autre jaune ; quand vous sortez du bain, vous passez par une porte qui conduit à des marches que vous montez, dans l'eau ; puis la porte, qui plonge passablement dans l'eau, est fermée, et vous êtes dans un endroit privé, où vous continuez de monter plusieurs marches ; vous laissez tomber par degrés votre toile dans l'eau, vos guides féminines l'enlèvent et, en même temps votre domestique lance sur votre tête un vêtement de flanelle qui ressemble à une chemise de nuit avec de grandes manches, et les guides le prennent par le bas et vous le passent. Vous montez alors les escaliers, votre autre vêtement tombe et vous voilà enveloppée de flanelle, votre chemise de nuit en haut et vos pantoufles en bas. On vous installe dans une chaise apportée dans la pièce qu'ils appellent les coulisses ; il y a là des cheminées où l'on peut faire du feu à la demande. Ces pièces se trouvent sur les côtés du bain, en plusieurs endroits, pour la commodité des personnes qui, en se baignant, veulent entrer et sortir déceimment ; et en haut de l'escalier se tient une femme qui étend pour vos pieds nus une étoffe de laine et vous prête assistance. Les chaises dans lesquelles vous vous installez sont basses ; tout autour et au-dessus de votre tête, un châssis tapissé dedans et dehors, avec des ouvertures rouges et, au-devant, un rideau qui les rend à la fois intimes et chaudes. Ensuite deux hommes vous prennent et vous portent sur des perches jusqu'à votre logis, vous déposant à votre chevet, d'où vous pouvez vous coucher et suer aussi longtemps qu'il vous plaira. Vos propres serviteurs et ceux de la maison s'occupent de votre feu et veillent sur vous jusqu'à ce que vous en ayez terminé avec votre sudation.

Tous les bains ont le même personnel ; le bain de la Reine est plus grand que les trois autres, mais loin d'être aussi grand que celui du Roi, qui donne dans chacun des autres, dont il est seulement séparé par un mur et il y a une grande arcade par laquelle ils se réunissent ; le bain de la Reine est un peu plus chaud que celui de la Croix, et celui du Roi beaucoup plus chaud. Ils ont tous des galeries et la pompe où boivent les gens se trouve dans une des galeries du bain du Roi ; elle est très chaude, avec le goût de l'eau où l'on fait bouillir des œufs ; elle pue, et plus vous buvez près de la pompe, plus l'eau est chaude, moins repoussante et plus pétillante. Les bains sont tous vidés aussitôt que les clients s'en vont, c'est-à-dire vers dix ou onze heures du matin ; ensuite on remplit à

nouveau le bain en une seule fois, au moyen d'écluses. J'ai vu toutes les sources monter du sol en bouillonnant quand on venait de vider les bains ; le fond est de gravier. On les remplit ainsi pour le soir, si les clients veulent y retourner ; alors, on les vide à nouveau pour la nuit, et on les remplit de même au matin, ce qui produit une telle écume sur l'eau que les guides viennent l'enlever avant le retour des gens. S'ils entrent dedans pendant que l'écume y est encore, ils ont alors ce qu'ils appellent le manteau du bain, qui leur donne des poussées de fièvre et de boutons ; il en va de même s'ils entrent dans le bain avant qu'il ait été purgé, surtout dans le bain chaud.

The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982, p. 44-46.

Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle

204

Leeds représente pleinement cette Angleterre industrielle et commerçante célébrée par Defoe dans ses voyages, accordée au libéralisme de son auteur, ardent partisan des whigs.

Leeds est une grande ville, opulente et peuplée, située sur la rive nord de l'Ayre, ou plutôt de part et d'autre de la rivière, car une grande banlieue, qui fait partie de la ville, s'étend sur la rive sud de la rivière. Le tout est uni par un pont de pierre imposant et prodigieusement solide, si grand et si large qu'autrefois le marché aux draps de la ville ne se tenait pas ailleurs que sur le pont lui-même ; et c'est pourquoi le rafraîchissement offert par les aubergistes de la ville aux drapiers dont je vais parler s'appelle « le coup du Pont ».

La croissance des manufactures et du commerce fit que le marché devint bientôt trop grand pour être restreint au pont ; il se tient à présent dans la Grande Rue, qui commence au pont et court vers le nord presque jusqu'au marché couvert, où commence le marché alimentaire ordinaire, qui est aussi le plus grand d'Angleterre, à l'exception d'Halifax, dont je viens de parler. Les gens de Leeds ne m'accorderaient pas même cette exception : ils diraient que le leur est le plus grand marché, non seulement par sa quantité, mais par la qualité de tous les vivres que l'on y peut trouver.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ; c'est du marché aux draps que je veux parler, qui est vraiment un prodige en son genre et n'a pas son pareil dans le monde. Le marché aux serges d'Exeter est certes une chose merveilleuse, et l'on y fait de très grandes transactions ; mais le marché ne s'y tient qu'une fois par semaine ; ici, il est bi-hebdomadaire et la quantité de marchandises également considérable.

Le marché lui-même mérite d'être décrit, même si aucune description ne peut égaler la chose elle-même ; on peut toutefois en dresser une esquisse, avec

ses coutumes et ses usages, de la façon suivante. La rue est grande, large, belle et bien bâtie, commençant, comme je l'ai dit, au pont et montant doucement vers le nord. Au petit matin, on dresse des tréteaux sur deux rangs dans la rue, parfois deux d'un même côté, mais toujours une rangée au moins ; des planches sont ensuite disposées en travers, de sorte qu'elles forment comme de longs comptoirs de chaque côté, d'un bout de la rue à l'autre. Tôt le matin arrivent les drapiers avec leur marchandise ; et comme peu d'entre eux apportent plus d'une pièce, le marché étant si fréquent, ils vont avec dans les auberges et les pubs pour l'y déposer.

À sept heures du matin, les drapiers étant supposés être tous là, même en hiver, – mais l'heure varie avec les saisons (plus tôt l'été, un peu plus tard au cœur de l'hiver), je prends cela comme une moyenne, et ainsi qu'il était lorsque je me trouvais là –, à six ou sept heures, dis-je, la cloche du marché sonne. Un étranger serait surpris de voir comment, en si peu de minutes, sans hâte et sans bruit, et sans le moindre désordre, tout le marché est rempli ; toutes les planches sur les tréteaux sont couvertes de drap, aussi serrés l'un contre l'autre que les pièces peuvent le permettre, et derrière chaque pièce de drap se trouve le drapier prêt à le vendre.

À vrai dire, ceci n'est pas trop difficile, si nous considérons que toute la quantité est apportée au marché comme une seule pièce, parce que tous les drapiers sont prêts dans les auberges et les boutiques qui se trouvent juste derrière. Comme il y a un drapier pour chaque pièce, ils n'ont qu'à faire cinq pas environ pour la déposer sur le premier rang de planches, et peut-être dix sur le second ; de sorte qu'après que la cloche a sonné, en un demi-quart d'heure tout le marché est rempli, les rangées de tréteaux couvertes, et les drapiers prêts.

Aussitôt que la cloche a sonné, les marchands et les facteurs, et les acheteurs de toute qualité arrivent et, parcourant les espaces à travers les planches, ils vont par les rangées où leurs intérêts les conduisent. Quand ils voient des draps aux couleurs qu'ils veulent, ou qui conviennent à leur propos, ils tendent le bras vers le drapier et chuchotent, et avec le moins de mots qu'on peut se représenter, le prix est fixé ; l'un demande, l'autre offre ; et l'on accepte ou non, sur-le-champ.

Les marchands et les clients font généralement deux aller et retour de chaque côté des rangées, et en un peu moins d'une heure tout le marché est conclu. En moins d'une demi-heure, vous verrez le drap commencer à changer de place, le drapier le prenant sur son épaule pour le porter à la maison du marchand, et à huit heures et demie, la cloche du marché sonne à nouveau ; les clients disparaissent aussitôt, tout le drap est vendu ou s'il advient çà et là qu'une pièce ne soit pas achetée, elle est rapportée à l'auberge et, en un quart d'heure, il n'y a plus une seule pièce à voir dans le marché.

Vous voyez ainsi acheter et vendre en un peu plus d'une heure pour dix ou vingt mille livres de drap, et les lois du marché être observées plus strictement que je ne l'ai jamais vu sur aucun marché d'Angleterre ; car

1- Avant que la cloche du marché ne sonne, personne ne montre une pièce de drap, et les drapiers ne peuvent en vendre aucune avant l'ouverture du marché.

2- Après que la cloche du marché a sonné de nouveau, personne ne reste davantage sur le marché, et on repart avec son drap s'il n'est pas vendu.

3- Et le plus admirable est que cela se fait dans le plus grand silence, et vous n'entendrez pas prononcer un mot dans tout le marché, j'imagine, par les personnes qui achètent et vendent ; tout est fait en chuchotant.

206

La raison de ce silence tient pour l'essentiel à ce que les drapiers sont très près l'un de l'autre, et il est toujours bon que l'un ne puisse savoir ce que fait l'autre, car ce serait découvrir leurs négociations et les exposer à un tiers. Si un marchand a offert un prix à un drapier, qui le refuse, ce dernier peut toujours le suivre à sa maison, lui dire qu'il a reconsidéré la chose, et qu'il est disposé à le lui accorder, mais il n'est pas question qu'ils marchandent à nouveau pour un autre prix : ce serait transporter le marché de la rue à la maison du marchand.

À neuf heures, on emporte les planches, on enlève les tréteaux, et la rue est débarrassée ; vous ne voyez pas plus de marché ni de marchandises que si rien ne s'était passé ; et cela se fait deux fois par semaine. Par cette prompte rentrée d'argent, les drapiers sont constamment pourvus, leurs ouvriers dûment payés et une masse monétaire prodigieuse circule chaque semaine à travers le pays.

A Tour through the Whole Island of Great Britain, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962, t. II, p. 204-206.

Louis Simond : usages londoniens

L'auteur, qui n'est pas suspect de préventions contre le monde anglophone, s'applique à retoucher par des traits de mœurs l'image d'une société polie telle que l'a imposée en France l'anglophilie des philosophes, avant celle de la Restauration.

Très peu de temps avant la fin du dîner, les dames se retirent, la maîtresse de maison se levant de table la première ; pendant ce mouvement les hommes se tiennent debout, restés seuls ils se rasseyent et paraissent évidemment plus à leur aise ; la conversation change un peu de caractère, c'est-à-dire qu'elle devient moins mesurée, ou plus grave, ou plus licencieuse :

Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain.

La politique est un sujet qui intéresse fortement presque tout le monde en Angleterre, et non seulement les hommes, mais les femmes, de sorte qu'elle entre tout autant dans la conversation avant qu'après la retraite de ces dernières, qui cependant s'en mêlent peu si la compagnie est nombreuse.

[...] Il y a quelques coutumes bien étranges pour un pays où l'on se pique d'une grande délicatesse de propreté. À la fin du dîner, et avant que les dames aient quitté la table, on place devant chaque convive une petite jatte de verre coloré pleine d'eau. Hommes et femmes y plongent la bouche, aspirant, dégorgeant, reprenant et rendant avec un bruit de rincement et de crachement point du tout déguisé, aidé quelquefois d'un doigt élégamment fourré dans la bouche. Cela fait, on s'essuie les mains et la bouche *avec la nappe*, si l'on n'a pas de serviettes ; l'usage en est fort moderne, et n'est pas encore tout à fait général. Mais cela n'est rien en comparaison de ce que je vais dire ! On boit tant, et si longtemps, qu'il en résulte des conséquences naturelles auxquelles il faut céder. Croira-t-on qu'il y ait dans un coin de la chambre un certain vase auquel les convives vont gravement rendre visite tour à tour, sans que le bruit, le geste et l'attitude interrompent la conversation ? J'ai demandé pourquoi cet article de première nécessité n'était pas placé hors de la chambre dans quelque cabinet voisin ? C'est, m'a-t-on dit, qu'autrefois on avait trouvé que cela fournissait un prétexte à ceux qui avaient le malheur de n'aimer pas à boire, ou de ne pouvoir le faire impunément, de s'échapper avant d'être ivres, et que leurs ancêtres avaient sagement pourvu à un abus si criant par l'introduction de cette ridicule malpropreté. Ceci n'a lieu, comme j'ai dit, qu'après la retraite des femmes, mais j'ai vu le meuble dont je parle paraître après dîner dans des maisons où il n'y avait point d'homme, c'est-à-dire point de maître de maison. La maîtresse de maison est censée en avoir donné l'ordre aux domestiques : cela est un peu scabreux pour la délicatesse d'une dame anglaise ! Et cependant, on attaque inexorablement quelques peccadilles françaises sur la propreté ; par exemple, on nous reproche de cracher perpétuellement sur le tapis, dans le feu, et cela se dit partout à Londres, avec un air d'aisance et de simplicité, avec une prétention de politesse tout à fait inconcevable ! Cracher sur la table dans de petites jattes de verre, à la bonne heure, mais sur le plancher, que va peut-être essuyer la draperie traînante d'une élégante, cela est effroyable ! Prendre un morceau de sucre avec ses doigts est une autre incongruité française au second chef : il y a des pincettes dont il faut se servir. L'étonnement, l'horreur et la colère du grand docteur Johnson, lorsque, dans son voyage en France ou bien en Écosse, quelqu'un

mit avec ses doigts un morceau de sucre dans sa tasse, sont fidèlement décrits par son historiographe Boswell¹⁵.

Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811[...], Paris, Treuttel et Würtz, 1816, t. I, p. 65-68.

¹⁵ Voir le texte qui suit, p. 209.

L'ÉCOSSE

James Boswell : Édimbourg de nuit

Accompagné de M. Scott, universitaire d'Oxford, Samuel Johnson arrive à Édimbourg, où son jeune ami Boswell est avocat, pour entreprendre avec lui un voyage en Écosse et dans les Hébrides pendant les vacances du Parlement, d'août à novembre. Boswell se flatte d'être « citoyen du monde ». Il est certes attaché à son Écosse natale et n'hésite pas à rabrouer quiconque (fût-il Johnson lui-même) qui lui manque de respect. Il se réjouit que le voyage ait permis à ce dernier de corriger certaines préventions et d'écrire un livre admirable sur l'Écosse, tout en regrettant qu'il ait été mal compris de beaucoup de ses compatriotes. Boswell ne craint pas ici de rapporter un épisode montrant que la première rencontre entre son ami et sa terre natale aurait pu être plus réussie.

Le samedi 14 août 1773¹, tard dans la soirée, je reçus un billet de lui : il était descendu à l'hôtel Boyd, au début de l'avenue Canongate. J'allai aussitôt le voir. Il m'embrassa cordialement, et j'exultais à la pensée que je l'avais bien avec moi, en Calédonie. Les aimables manières de M. Scott et son attachement à notre Socrate lui gagnèrent aussitôt mon cœur. Il me dit qu'avant que je n'entre, le docteur avait eu, de manière inattendue, un mauvais échantillon de la propreté écossaise. Il ne buvait alors jamais de boisson fermentée. Il demanda que sa limonade lui fût préparée avec plus de sucre ; sur quoi le garçon, de ses doigts grasieux, prit un morceau de sucre et le mit dedans. D'indignation, le docteur la jeta par la fenêtre. Scott ajouta qu'il eut peur d'avoir blessé le garçon d'en bas. M. Johnson me dit que semblable tour lui avait été fait dans la maison d'une dame de Paris². Il allait me faire l'honneur de loger sous mon toit. Je regrettai sincèrement de n'avoir pas également une chambre pour M. Scott. M. Johnson et moi remontions la Grande Rue³ en nous tenant par le bras, pour nous rendre à ma maison de James' court ; c'était une nuit épaisse, et je ne pus l'empêcher

- 1 Le récit de S. Johnson ne rend pas compte de cette arrivée ; il commence quatre jours plus tard, quand les voyageurs quittent la capitale écossaise.
- 2 Sans doute lors du voyage (postérieur) qu'y fit S. Johnson en compagnie de la famille Thrale en 1775.
- 3 High Street et Canongate Avenue : deux rues du Royal Mile, artère maîtresse de la vieille ville, la maison de Boswell se trouvant dans le New Edinburgh qui s'édifiait alors : devant le manque d'hygiène et de sécurité dans Old Edinburgh, le maire Lord George Drummond avait en 1767 imposé un ambitieux projet d'urbanisme dans le style géorgien.

d'être assailli par les odeurs nocturnes d'Édimbourg. J'ai entendu un feu baronet⁴, de quelque distinction dans le monde politique au début du présent règne, observer que « marcher la nuit dans les rues d'Édimbourg était vraiment dangereux, et passablement odoriférant ». Le risque est diminué de beaucoup, par le soin qu'ont eu les magistrats de faire respecter les lois de la ville qui interdisent de jeter des eaux usées par les fenêtres ; mais à cause de la structure des immeubles de la vieille ville, faite de plusieurs étages, chacun d'eux étant habité par une famille différente, et faute d'égouts couverts, l'odeur persiste. Un Écossais zélé eût souhaité qu'en cette occasion M. Johnson fût dépourvu d'un de ses cinq sens⁵. Comme nous marchions lentement, il maugréa dans mon oreille : « Je vous sens dans le noir ! ». Mais il reconnut que la largeur de la rue et la hauteur des immeubles qui la bordaient de chaque côté avaient une noble apparence.

210

Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson (1785), éd. F. A. Pottle, New York, McGraw Hill Book, 1961, p. 11-12.

Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands

Après avoir quitté Inverness et longé le Loch Ness (dont il s'étonne qu'il ne soit jamais gelé), S. Johnson, accompagné de J. Boswell et de leurs guides, se dirige vers Fort Augustus.

La route que nous suivions – elle-même un objet digne d'intérêt – était construite le long du rocher, suivant la direction du loch, tantôt par des protubérances saillantes, tantôt en coupant l'imposante masse de pierre à une considérable profondeur. Les fragments sont empilés de chaque côté sur un mur de construction assez lâche, avec des ouvertures très rapprochées, pour laisser passer les courants d'air en hiver. Elle est bordée en partie de petits arbres, qui fournissaient des noix à nos guides, et aurait eu l'apparence d'une petite route anglaise, n'était que cette dernière est presque toujours sale. Sa construction a demandé beaucoup de travail, mais elle a cet avantage qu'on ne la détruirait pas sans de semblables efforts.

Nous pouvions voir des chèvres en train de paître ou de jouer. Les montagnes abritent des chevreuils roux, mais ils restent toujours hors de notre vue ; et si ce qu'on rapporte de leur vigilance et de leur subtilité est vrai, ils peuvent prétendre

4 « Baronet » : en Angleterre, membre d'une classe nobiliaire, entre les chevaliers et les barons. F. A. Pottle suggère de voir derrière ce personnage Sir Gilbert Elliot, mort en 1777, qui fut un conseiller privé et titulaire de plusieurs offices publics.

5 Édimbourg n'avait toutefois pas le monopole de ce défaut d'hygiène. Voir la gravure du livre de Josse de Damhouder, *Praxis rerum criminalium*, 1554, reproduite dans E. S. Bates, *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 313.

à cette palme de sagesse que le philosophe oriental interrogé par Alexandre⁶ accordait aux animaux qui vivent le plus loin possible des hommes.

Près de la route, du côté de l'eau, nous aperçûmes un cottage. C'était la première hutte que j'aie vue dans les Highlands, et puisque nous nous intéressions au mode de vie et aux mœurs des habitants, il nous fallait la visiter. Pénétrer sans congé dans une habitation ne semble pas être considéré ici comme une grossièreté ou une intrusion. Les vieilles lois de l'hospitalité continuent à donner cette licence à un étranger.

Une hutte est faite de pierres lâchement assemblées, tendant pour la plupart à former un cercle. Parce qu'elle n'a pas de ciment, elle doit être située en un lieu où le vent ne peut la fouetter avec violence, et où l'eau peut s'écouler aisément parce que, dépourvue de plancher, elle est posée à même le sol. Le mur, ordinairement haut de six pieds, penche un peu vers l'intérieur. Les chevrons que l'on peut se procurer sont ensuite dressés pour faire un toit, et recouverts de bruyère, qui forme un chaume résistant et chaud, que des cordes de bruyère tressée (leurs extrémités, qui vont du centre du toit au sommet du mur, sont solidement maintenues par le poids d'une grande pierre) empêchent de s'envoler. Elle ne tolère de lumière qu'à l'entrée, par un trou dans le chaume qui laisse libre cours à la fumée. Ce trou ne donne pas directement sur le feu, car la pluie pourrait l'éteindre et, bien sûr, la fumée remplit l'espace avant de s'échapper. Telle est la structure générale des maisons dans lesquelles une des nations de cette île opulente et puissante s'est satisfaite jusqu'ici de vivre. Les huttes toutefois ne sont pas plus uniformes que les palais ; et celle que nous considérions était loin d'être une des plus modestes, car elle était divisée en plusieurs pièces et ses habitants étaient d'une propreté qu'un poète pastoral aurait pu exalter chez des riches.

Quand nous entrâmes, nous trouvâmes une vieille femme qui faisait cuire de la viande de chèvre dans une bouilloire. Elle parlait un peu l'anglais, mais nous avions des interprètes sous la main ; et nous la trouvâmes bien disposée à nous exposer complètement le système de son économie⁷. Elle avait cinq enfants, tous à la maison. Le plus âgé, un garçon de treize ans, travaillait dans le bois avec son mari⁸, qui en avait quatre-vingts. Les deux fils qui suivaient étaient

6 Voir dans Plutarque, *Vie d'Alexandre*, la réponse du troisième des sages de l'Inde.

7 Ici, Boswell rapporte dans son *Journal of a Tour*, éd. cit., une méprise comique. À une question adressée en gaélique par un guide, elle crut comprendre que les visiteurs « *wanted to go to bed with her* ». Ils en rient après coup. Elle craignait pour son honneur, lui déclare Johnson, à cause d'un jeune chien sauvage qui le lui aurait ravi, n'eût été un vieux gentilhomme qui l'en empêcha. Du tout, proteste Boswell, il y avait là un terrible ruffian qui l'aurait forcée, sans la présence d'un noble jeune homme à la mine angélique... Sur un autre épisode pittoresque de ce voyage, qui s'était déroulé la veille (29 août) à Inverness, voir p. 679.

8 Boswell nous apprend qu'ils payaient ainsi le loyer du cottage à son propriétaire qui s'appelait Fraser, comme eux.

allés à Inverness y acheter de la « farine », qui désigne toujours ici des flocons d'avoine⁹. Elle considérait la farine comme une nourriture onéreuse, et nous déclara qu'au printemps, quand les chèvres donnent du lait, les enfants peuvent s'en passer. Elle possède soixante chèvres, et je vis de nombreux chevreaux dans un enclos à l'extrémité de la maison. Elle a aussi quelques volailles. Au-delà du lac, nous vîmes un champ de pommes de terre et un petit coin de terrain sur lequel il y avait quatre meules contenant chacune douze gerbes d'orge. Tout cela provient du travail de ses mains et, pour ce qu'elle doit acheter, elle porte au marché ses chevreaux et ses poulets.

212



Ill. 8. « La sauvage d'Écosse », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habits*, 1567

⁹ Anglais *oatmeal*. Définissant dans son *Dictionary of English Language* (1765) « *oats* » comme « *a grain, which in England is given to horses, and in Scotland supports the people* », S. Johnson avait vivement déplu en Écosse.

C'est avec la vraie hospitalité pastorale qu'elle nous demanda de nous asseoir et de boire du whisky. Elle est pieuse et, bien que l'église soit à quatre milles (probablement huit milles d'Angleterre), elle s'y rend chaque dimanche. Nous lui donnâmes un shilling et elle nous quémanda du tabac à priser, car c'est un luxe dans un cottage des Highlands.

A Journey to the Western Islands of Scotland, éd. Mary Lascelles, Yale University Press, New Haven/London, 1971, p. 31-33.

Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona

Lors de leur voyage en Écosse (1773 : voir *supra*, p. 209), James Boswell, plus que son mentor Samuel Johnson (dont la piété est pourtant hors de cause), brûlait de visiter Iona, une petite île des Hébrides, où saint Colomban, après avoir évangélisé l'Irlande, débarqua en 563 pour en faire un sanctuaire d'où il entreprit de christianiser les Pictes d'Écosse du Nord, puis les peuples plus méridionaux de la grande île britannique. Iona (ou Icolmkill, en gaélique) est alors la propriété de Sir Allan Mac Lean, qui accompagne les voyageurs. Alors que Boswell renonce à une description précise pour s'abandonner à l'esprit du lieu, Johnson se montre sensible à la grandeur du site comme à sa décadence.

Nous parcourions maintenant l'île illustre qui fut autrefois le luminaire de la Calédonie et dans laquelle des clans sauvages et des barbares errants ont puisé les fruits du savoir et les bienfaits de la religion. On s'évertuerait vainement à oublier toute l'émotion attachée au lieu, et si l'on pouvait y parvenir, il serait insensé de le faire. Tout ce qui nous arrache au pouvoir de nos sens, tout ce qui, sur le présent, fait prévaloir le passé, le futur ou le lointain, nous fait progresser dans la dignité d'êtres pensants. Loin de moi et de mes amis la froide philosophie qui nous ferait fouler, indifférents et insensibles, un sol illustré par la sagesse, la bravoure ou la vertu ! N'envions pas l'homme dont le patriotisme ne s'enflerait pas sur la plaine de Marathon, ou dont la piété ne jaillirait pas plus fervente des ruines d'Iona.

Nous arrivâmes trop tard pour visiter les monuments, et nous devions nous soucier de notre entretien. Tout ce qui se trouvait sur l'île était au commandement de Sir Allan, car ses habitants appartenaient au clan des Mac Lean ; mais possédant peu, ils ne pouvaient nous donner beaucoup. Il nous conduisit chez le principal de l'île, à qui la Renommée (mais elle se complait aux exagérations) attribuait des ressources d'au moins cinquante livres. Il était peut-être fier de ses hôtes, mais mal préparé à les recevoir ; toutefois, il apporta bientôt plus de provisions qu'il n'en fallait à des hommes non habitués au luxe. Notre logis ne tarderait pas à être prêt. Nous trouvâmes une grange bien pourvue de foin et nous fîmes des lits aussi douillents que possible.

Au matin, nous nous levâmes pour examiner la place. Les églises des deux couvents étaient bien là, mais sans leur toit. Elles étaient faites de pierre non taillée, mais solide et non dépourvue d'élégance. Je ne pouvais guère me fier aux mesures rudimentaires que j'avais prises des édifices, à leurs données approximatives, à leur notation embrouillée. Les tracés de M. Pennant¹⁰, sans aucun doute exacts, ont rendu moins nécessaire ma description maladroite. La cathédrale est faite de deux parties séparées par le beffroi et construites à des dates différentes. L'église primitive présentait, comme d'autres, l'autel à une extrémité et le clocher à l'autre ; mais devenue trop petite, on lui ajouta un autre bâtiment de même taille et le clocher se retrouva par conséquent au milieu. Ces édifices appartiennent d'évidence à des époques différentes. La première église possède une voûte romane, taillée en cercle ; celle de l'édifice ajouté est en ogive, et donc de style gothique, ou « sarrasin »¹¹ ; le clocher est solide ; il ne lui manque qu'un plancher et un toit.

214

Le sol de l'église est recouvert de boue et de détritrus au point que nous ne pûmes ni découvrir d'inscriptions intéressantes ni voir celles qui ont déjà été relevées. On dit que c'est là que se trouvent cachées les pierres noires sur lesquelles les anciens chefs des Highlands avaient l'habitude de jurer, quand ils faisaient des contrats et des alliances, ce qui était considéré comme plus sacré qu'aucun autre engagement, et ne pouvait être violé qu'au prix de la pire infamie¹². En ces jours de violence et de prédation, il était de la plus haute importance d'imprimer en des esprits sauvages la sainteté d'un serment par quelques circonstances singulières et extraordinaires. Ils n'auraient jamais recouru aux pierres noires pour des choses de petite importance, et quand ils avaient scellé leur foi par ce geste formidable, il n'y avait plus à redouter ni inconstance ni déloyauté.

Les habitants se servent à présent du couvent de religieuses¹³ comme d'une sorte d'étable commune, et le sol est donc trop fangeux pour être étudié. Certaines des pierres tombales relatives aux dernières abbesses portent des inscriptions qui pourraient toutefois être déchiffrées, si l'on nettoyait la chapelle. Son toit, à l'image de celui de tous les autres édifices, n'est plus qu'une ruine, non seulement parce que le bois se dégrade vite si l'on néglige de l'entretenir,

10 Thomas Pennant, auteur d'un célèbre *Tour in Scotland* (1769), dont Boswell et Johnson avaient lu la deuxième édition, qu'il venait de publier (1772) après un second voyage.

11 Terme proposé par l'architecte anglais Christophe Wren (XVII^e siècle).

12 La dernière de ces pierres (« noires » seulement par la malédiction qui frapperait un parjure) disparut au début du XIX^e siècle. Sur l'une d'elles, Boswell avait fait un solennel serment d'allégeance au clan des Mac Lean.

13 Au début du XIII^e siècle, l'Église latine avait supplanté l'Église celtique d'Iona, en pleine décadence ; l'ordre des Bénédictins y avait fondé deux monastères, d'hommes et de femmes.

mais parce que dans une île où il faisait cruellement défaut, on en avait grand besoin, et il constituait donc le premier butin d'une indigente rapacité.

Le chœur de la chapelle des nonnes est recouvert d'une voûte de pierre épargnée par le temps, de même qu'un petit appartement avec la même toiture, qui communique avec le chœur, du côté nord, à la manière du chapitre des cathédrales.

Dans l'une des églises se trouvait un autel de marbre, détruit par la superstition des habitants. Ils croyaient qu'un fragment de cette pierre les protégerait des naufrages, du feu et des avortements. Dans un coin de l'église, les fonts baptismaux sont toutefois intacts.

Jusqu'à une date récente, le cimetière du couvent était considéré avec une telle révérence qu'on n'y enterrait que les femmes. Ces reliques vénérables engendrent toujours quelque délectation mélancolique. J'aurais plus volontiers pardonné une grande blessure que la violation de cette sainteté que je me représentais.

Au sud de la chapelle se trouvent les murs d'une vaste pièce : probablement la grande salle ou le réfectoire du couvent. Cet endroit peut être réparé ; du reste du couvent ne subsistent plus que des fragments.

À côté des deux églises principales se trouvent, encore je pense, cinq chapelles, et trois autres peuvent être discernées. Il y a aussi des croix, deux d'entre elles portant les noms de saint Jean et saint Matthieu.

Autour de ces édifices consacrés, une large surface est couverte de pierres tombales, dont bien peu portent une inscription. Si le visiteur examine cela avec le concours d'un antiquaire de l'île, il peut savoir où sont enterrés les rois de plusieurs nations, et s'il veut repâtrer son imagination des pensées qui naturellement surgissent sur les lieux où les grands et les puissants gisent dans la poussière, il ne peut qu'écouter docilement en silence ; car s'il s'avise de questionner, son plaisir s'achève¹⁴.

Sans aucune attestation très crédible, Iona a longtemps joui de la réputation d'être le cimetière des rois d'Écosse¹⁵. Il n'est pas invraisemblable que, lorsque prévalait l'opinion de la sainteté du lieu, les chefs de ces îles et peut-être certains princes norvégiens ou irlandais reposaient en ce vénérable enclos. Mais qui occupe les voûtes souterraines, on ne saurait aujourd'hui aucunement le dire. Les tombes sont très nombreuses, et certaines renferment très certainement des restes humains qui ne s'attendaient pas à un si précoce oubli.

14 « *Our Cicerone was a stupid fellow* » (Boswell) : il leur assurait descendre d'un cousin de saint Colomban.

15 Voir le décompte proposé par M. Martin, dont nos voyageurs avaient lu la *Description of the Western Islands of Scotland* (1703) dans sa réédition de 1716 (London, A. Bell, p. 257). Sur Iona, consulter F. M. Mc Neill, *Iona. A History of the Island*, London/Glasgow, Blackie and son, 1920.

Non loin de ce sol imposant, on peut voir les traces du jardin du monastère : les viviers s'y laissent reconnaître et l'aqueduc qui les alimentait fonctionne toujours.

Reste un édifice délabré qu'on appelle, j'ignore sur quel fondement, la maison de l'évêque. Il fut quelque temps la résidence de quelque dignitaire, car il possède deux étages et une cheminée. On nous fit voir à l'autre extrémité une cheminée qui n'était qu'une niche, sans orifice, mais tant peut la crédulité d'un antiquaire ou la vanité patriotique qu'on ne pouvait accorder plus de crédit à l'œil de notre guide qu'à sa mémoire.

Dans toute l'île, il ne reste qu'une seule maison pourvue d'une cheminée. Nous y entrâmes et trouvâmes qu'elle n'avait besoin ni de réparation ni d'habitants ; mais aux yeux des fermiers qui la possèdent maintenant, la cheminée n'est pas de grande valeur, car ils faisaient leur feu à même le sol, au milieu de la pièce et, en dépit de la dignité de leur demeure, ils trouvaient, comme leurs voisins, leur confort dans la fumée.

216

On a remarqué que les collèges ecclésiastiques occupent toujours les lieux les plus agréables et les plus fertiles. Alors que le monde accordait aux moines le droit de choisir, il n'y avait certes pour eux nul déshonneur à bien le faire. L'île est d'une remarquable fertilité. On dit du village qui jouxte les églises qu'il contient soixante-dix familles, ce qui, à raison de cinq personnes par famille, fait plus de cent habitants par mille carré. Peut-être y a-t-il d'autres villages ; en tout cas, on exporte chaque année du grain et du bétail.

Mais la fertilité d'Iona fait maintenant toute sa prospérité. Les habitants sont remarquablement grossiers, et remarquablement délaissés : j'ignore s'ils reçoivent la visite d'un pasteur. L'île qui fut jadis la métropole de savoir et de la piété n'a plus ni école pour l'éducation ni temple pour le culte ; deux habitants seulement parlent anglais, et aucun ne sait lire ni écrire.

A Journey to the Western Islands of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/
London, Yale University Press, 1971, p. 148-152.

L'IRLANDE

Fynes Moryson : « *Wild Irish* »

Moryson a séjourné en Irlande de novembre 1600 à mai 1603. Il formule sur le régime alimentaire des Irlandais des observations que nous retrouverons un peu plus tard sous la plume de J. Dunton et ne reproduisons pas ici. Aux deux sujets topiques signalés par E. S. Bates, *Touring in 1600, op. cit.*, p. 175-180 (la harpe et les jeunes filles), il faut ajouter le *barbarism* imputé aux Irlandais. Les Anglais sont généralement plus hostiles que les autres étrangers aux habitants d'un pays extérieur aux circuits (Jouvin de Rochefort note en 1666 que le prévôt de Trinity College est surpris qu'il éprouve la curiosité de visiter l'Irlande, un pays retiré, inconnu de presque tous les voyageurs) ; de plus, l'Angleterre n'aime pas que les étrangers y séjournent. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle s'y développe une campagne anti-irlandaise puisant ses thèmes dans les ouvrages anciens de Giraldus, *Topographia Hibernica* et *De conquestu Hiberniae* (1188-1189) : voir Laura Sanna, « "That moste barbarous nacion and their hoggishe fashion". Occhi inglesi sull'Irlanda tra XII and XVI secolo », dans *Lo Straniero*, éd. Mario Domenichelli, Pino Fasano, Roma, Bulzoni editore, 1997, p. 401-424.

Deux panoramas importants : Edward Spenser, *A View of the present state of Ireland*, 1598, édition *princeps* de 1633, p. 81 et note p. 209-210 et F. Moryson, *Of the Commonwealth of Ireland* (1619). Quelques témoignages contrastés venant de l'étranger : Cuellar, Espagnol naufragé de l'Armada ; Chiericati (vers 1660) ; de Thou (lettre de 1605, dans *Cambden Epistolae*, éd. Smith, s.l.s.n., 1691, p. 68-69), déplore, travaillant à son *Histoire*, de n'avoir pu trouver quelqu'un ayant une connaissance personnelle de l'Irlande.

Mc Veagh, *Irish Travel. A Bibliography*, Dublin, Wolfhound Press, 1996. E. G. Cox avait annoncé un quatrième volume, relatif à l'Irlande, mais qui ne vit pas le jour.

[...] À Dublin et en d'autres villes, ils ont des tavernes où l'on vend des vins d'Espagne et de France, mais le plus souvent les marchands les vendent à la pinte et au quart dans leurs propres caves. L'eau-de-vie irlandaise, vulgairement appelée *usquebagh*¹, est tenue pour la meilleure du monde en son genre ; on en fabrique aussi en Angleterre, mais elle n'y est pas si bonne que celle qu'on importe d'Irlande, préférée parce que le mélange de raisins, de grains de fenouil et autres choses, la rend plaisante au goût, en tempère l'ardeur, rafraîchissant

1 Le whisky (du gaélique *uisgebeatha*, eau-de-vie, aussi appelé *usquebaugh*) a d'abord été fabriqué en Irlande et en Écosse.

même les estomacs faibles. Les Anglais d'Irlande en boivent généreusement, et dans beaucoup de familles, surtout lors des fêtes, hommes et femmes en usent avec excès. Et selon ce que j'ai en partie vu et souvent appris de l'expérience des autres, certaines dames se portaient si librement en cet excès qu'elles tombaient sur les genoux, ou sinon portaient santé après santé² avec les hommes, sans parler des femmes des Lords irlandais (ou pour en parler à propos), qui souvent boivent jusqu'à l'ivresse, ou pour le moins jusqu'à uriner devant une pleine assemblée d'hommes. Je ne peux, quoiqu'avec répugnance, que blâmer plus spécialement les femmes irlandaises de ce travers que je n'ai vu nulle part ailleurs être un vice féminin, sauf en Bohême. Mais en les accusant, je ne veux pas excuser les hommes, et je reconnâtrai avoir vu des jeunes filles, nobles ou non, se retirer sur l'ordre de leurs mères, après avoir, par courtoisie, porté un ou deux toasts. Dans les villes les voyageurs peuvent trouver des lits de plume bons et moelleux, mais plus souvent infects, surtout sur les grandes routes, que cela provienne de l'obligation où ils sont de loger de simples soldats ou de l'aptitude à la crasse de la nation en général. Car même dans les meilleures villes, comme à Cork, j'ai observé que ma chambre et celles d'autres Anglais que nous louaient des gens du pays étaient balayées à peine une fois par semaine, et la poussière mise en un coin, d'où elle était retirée peut-être un mois ou deux plus tard. Je n'ai jamais vu, parmi les Anglais ou Irlandais anglais, d'enseignes pendre aux auberges publiques ; mais les officiers des villes et des villages assignent des logis aux passagers, et peut-être trouverez-vous en chaque ville une ou deux maisons où l'on vous préparera un repas, et ce seront d'ordinaire celles d'Anglais, rarement d'Irlandais ; et comme ces maisons ne sont pas signalées, un voyageur ne peut pas prétendre y être traité, mais doit l'obtenir par courtoisie, et en suppliant.

Les Irlandais mangent du bœuf, du porc, du mouton, les entrailles non lavées et jusqu'à des chevaux morts.

Ils ne boivent pas de bière de malt ou de houblon, ni aucune ale, pas même les principaux Lords, ou alors très rarement. Ils boivent en revanche du lait comme du nectar, préalablement chauffé avec une pierre jetée dans le feu, ou du bouillon de bœuf mélangé à du lait ; mais quand ils vont au marché d'une ville pour y vendre une vache ou un cheval, ils ne rentrent jamais sans en avoir bu le prix en vin d'Espagne (qu'ils appellent « la fille du roi d'Espagne », ou en irlandais *usqueboagh*) et avoir cuvé leur ivresse pendant deux ou trois jours. Et non seulement les gens du peuple, mais aussi les Lords et leurs femmes : plus ils

2 « *Garausse health after health* ». Moryson semble avoir forgé le verbe d'après l'allemand ; il n'est ni dans le dictionnaire de Johnson, ni dans celui de Cotgrave qui utilise *carousser*, pris au français *carous* (emprunté lui aussi à l'allemand *garaus*).

manquent de cette boisson chez eux, plus ils en avalent quand ils en trouvent, jusqu'à être saouls comme des gueux.

Ils n'abattent pas leurs vaches, mais en temps de famine ou de guerre leur ouvrent une veine pour en boire le sang, comme le faisaient les Scythes. Ils ne gardent de leurs veaux, à peine nés, que ce qu'il faut pour renouveler le cheptel, afin d'avoir davantage de lait pour eux-mêmes.

Les sauvages irlandais ne mettent jamais de chandelles sur les tables. Que dis-je, des tables ? Ils n'en ont pas, mais disposent leurs mets sur une poignée d'herbe, qui leur sert ensuite de serviette pour s'essuyer les mains. Je crois qu'ils ne mettent jamais de chandelles en hauteur pour éclairer la maison, mais disposent sur le sol, au milieu de la pièce principale, une grande chandelle faite de roseaux et de beurre. C'est ainsi que les principaux font du feu au milieu de la pièce, la fumée s'évacuant par un trou dans le toit. On rapporte qu'un frère italien arrivant autrefois en Irlande, et observant cette diète à Armach, et la nudité de leurs femmes³, s'écria

*Civitas Armachana, Civitas vana,
Carnes crudae, mulieres nude ;
Vaine Armach city, I did thee pity,
Thy meates rawnes, and womens nakednesse.*

[Ville d'Armach, vaine cité,

Viandes crues et femmes nues ;

Vaine cité d'Armach, j'ai pitié

De la crudité de tes viandes et de la nudité de tes femmes.]

J'espère que personne ne s'attend à trouver chez ces galants des lits, moins encore des lits de plume et des draps. Comme les nomades changeant de résidence selon la commodité des pâturages pour leurs vaches, ils dorment sous le dais du ciel, ou dans une pauvre maison d'argile, ou dans une hutte de roseaux faite de rameaux d'arbres et couverte de tourbe : car telles sont parmi eux les résidences des Lords eux-mêmes. Ils font là un feu au milieu de la pièce et dorment tout autour en rond sur le sol, sans paille ou autre chose sous eux, leurs pieds près du feu. Et leur corps étant nu, ils se couvrent la tête et le tronc de leurs manteaux, qu'ils ont d'abord humidifiés en les trempant dans l'eau, car

3 Moryson annonce qu'il en parlera plus loin (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. III, livre IV, chap. II). Il a dit un peu plus haut (*ibid.* t. III, livre III, p. 162) avoir vu à Cork des jeunes filles toutes nues moudre le grain avec des pierres pour en faire des gâteaux. Dans sa *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797), Bougrenet de la Tocnaye reprochera à R. Twiss d'avoir en 1775 parlé sur ce pays, non d'après ses observations, mais « sur le rapport de gens qui avaient voyagé en Irlande il y a quatre ou cinq cents ans ; il est sûr que ses rapports sont fort originaux, particulièrement la manière dont les filles faisaient le pain à Cork, en 1400 » (édition française, Brunswick, chez l'auteur, 1801, p. 23).

ils estiment qu'une fois que leur corps a réchauffé le manteau humide, la fumée qui en sort lui conserve une chaleur tempérée pour toute la nuit. Et voilà le logis non seulement des Lords irlandais et de leur suite, mais aussi des Lords anglo-irlandais quand, d'après l'ancienne coutume vulgairement appelée *Coshering*⁴, tyrannique et prohibée, ils s'en vont, pour ainsi dire, vivre aux crochets de leurs fermiers jusqu'à ce qu'ils aient consommé toutes les victuailles que les pauvres gens peuvent fournir. Pour conclure, non seulement en ne logeant pas, sinon grossièrement, des voyageurs, mais jusque dans leur inhospitalité envers eux, les sauvages Irlandais ne diffèrent guère des bêtes sauvages, dans les grottes desquelles un animal de passage trouvera peut-être de quoi manger, mais non sans danger d'être mal traité, voire dévoré par un hôte insatiable.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chap. V, p. 161-164.

220 John Derricke : un banquet irlandais (1582)

The Image of Irlande, composé en 1578, publié en 1581. À la fin du volume, douze planches, la troisième illustrant un repas chez le chef du clan Mac Sweyn. Dans sa dédicace au lecteur, Derricke évoque cette planche montrant selon lui les mœurs d'un peuple « *out of the Northe, whose usages I behelde after the fashion there sette doune* » (de l'extrême Nord dont j'ai connu les usages tels qu'ils sont ici représentés).

A

Maintenant que les fripons sont entrés dans leur enclos fortifié,
Les bourreaux peuvent commencer à frapper et abattre le bétail.
L'un dépèce la côte du bœuf qui tout à l'heure le portait.
Un autre, qui manque de casseroles pour faire bouillir la viande, prépare le cuir.

B

Et frère Croquelardon s'insinue, et se pousse parmi les principaux
Lui qui, dans les sornettes romaines, joua le singe en contrefaisant saint Paul ;
C'est pourquoi ils lui attribuent aujourd'hui le premier rang.
C'est ainsi parce que la fête est tenue par eux à peu de prix
Si elle n'est pas farcie et assaisonnée d'hilarité irlandaise.

C

Ces voleurs surveillent le feu pour servir le festin.

4 « *Coshering* » : mode de fermage par lequel le propriétaire vit aux crochets du fermier. Johnson, *Dictionary of English Language* (1765), « *Irish. Cosherings were visitations and progresses made by the Lord and his followers among his tenants* ».

D

Le barde et le harpeur sont prêts, qui par leurs artifices
Entonnent leur chant et, la joie au cœur, encouragent les hauts faits.

The Image of Ireland, éd. John Small, avec les notes de Walter Scott, Édimbourg,
A. et Ch. Black, 1883.



A How when into their fenced holdes, the knaves are entred in,
To smite and knocke the cattell doorne, the hangmen doe begiune.
One plucketh off the dres cote, which he euen now did weare:
Another lacking pannes, to boyle the flesh, his hide prepare.
C These thieues attend upon the fire, for seculing up the feal:
B And sever the feals fleshing in, doth peare among the best.

3 who play' th in someth toyes the Ape, by counterfetting th aull:
For whither he doe award him then, the biggest roome of all.
D who being set, because the cheere, is deemed little worth:
Except the fame be intermist, and lac'de with truth mynth.
D Both harp, and harpe, is meache, which by their cunning art,
Doe freke and cheare up all the gesses, with comfort at the hart.

Ill. 9. « Un repas chez le chef du clan Mac Sweyn »,
dans J. Derricke, *The Image of Ireland*, 1581, pl. III

John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)

L'auteur arrive dans un humble village (sept ou huit petites huttes), accompagné d'un guide-interprète qui fut de la noblesse : ce dont témoigne encore son lévrier. Il est accueilli chaleureusement (son guide y possède quelques relations). On lui prépare un lit de roseaux et il souhaite faire cuire le lièvre qu'ils viennent de prendre.

Je m'étendis sur ma couche de roseaux pour me reposer et désirai que le lièvre fût apprêté pour le souper. Je redoutais si fort leur cuisine que je les priai de s'épargner la peine de le rôtir et leur demandai de le faire bouillir. Il y avait là la maîtresse de maison, une femme entre deux âges, bien en chair et de rude complexion, à peine colorée par le soleil, comme une de ces montagnardes que Juvénal décrit dans sa sixième satire (*Cum frigida parvas/praerberet spelunca domuis domos ignemque laremque et pecus et dominos communi clauderet umbra*)⁵,

5 Juvénal, *Satire VI*, v. 2-4 (alors que la fraîcheur des cavernes fournissait l'humble demeure où s'enfermaient dans la même obscurité le foyer, les dieux lares, les troupeaux et leurs maîtres).

ainsi que je m'en rendis compte par l'expérience de la nuit qui suivit le souper que je vais vous rapporter.

Ma logeuse prit ensuite une peau de cheval, vieille et sèche, et l'étendit sur le sol, sur lequel elle posa son moulin à grain entre ses jambes, qui étaient nues, et remontant ses vêtements du bas jusqu'à son ventre, exposant des cuisses aussi nues que son visage, elle ouvrit un petit sac contenant environ trois picotins d'avoine sèche qu'elle se mit à moudre avec ardeur. Au début, je regardais avec réticence, ignorant si la femme s'exposait ainsi par inadvertance, parce qu'il n'y avait pas d'autre homme que moi dans la maison et je feignis d'être endormi, mais d'autres hommes du voisinage entrèrent et mon guide me convainquit peu après que, soit grande impudence ou innocence plus grande encore, elle prenait cette posture sans se formaliser autrement. [...] ⁶

222

Quand elle eut broyé son avoine sur la pierre du moulin, elle confectionna avec un peu d'eau un gâteau triangulaire qu'elle dressa devant le feu contre un petit instrument de bois semblable à un tripode. Elle en confia la cuisson à sa mère, une vieille femme qui ne faisait tout le temps que se gaver, renifler ou chasser la morve des mêmes mains avec lesquelles elle tournait mon gâteau d'avoine, ce qui me retournait l'estomac. Mais ce n'était pas tout, hélas, car ma logeuse, après s'être déchargée du soin du gâteau, se mit à se laver les mains et les bras, et apporta aussitôt une petite baratte de bois, étroite d'ouverture et pansue comme une bouteille. La baratte entre les jambes, elle s'assit dans la posture qui était la sienne avec le moulin, plongea son bras droit presque jusqu'au creux de l'aisselle, s'en servant comme d'un battoir à baratte. Comme le lait jaillissait du récipient sur ses cuisses, de la gauche, elle le rejeta dedans ; le beurre ne fut pas longtemps à prendre, et je ne m'étonne pas qu'en Irlande il soit fort et ferme s'il est fait de cette manière, car la chaleur dans laquelle ce travail mettait la brave femme devait certainement avoir fait dégouliner l'essence du creux de son bras dans la baratte. Enfin, le souper fut prêt et on apporta un grand tabouret devant mon banc de roseaux en guise de table. N'ayant pas de nappe, l'aimable logeuse prit le fichu de lin qui lui couvrait la tête ; long de deux ou trois yards, il en faisait plusieurs fois le tour et descendait jusqu'au milieu de son dos ; en ayant écrasé les plis avec ses mains du mieux qu'elle pouvait, elle l'étendit devant moi. Il faisait encore chaud ce qui, je vous laisse à penser, n'apportait pas une odeur très agréable à l'heure de notre repas.

Quand le gâteau d'avoine fut apporté devant moi, on posa à l'autre extrémité de la table un grand rouleau de beurre frais d'au moins trois livres, et un récipient plein de lait et d'eau. C'est alors qu'entra la fille de la logeuse, avec sa coiffure

6 Ici J. Dunton rappelle la description faite par F. Moryson des filles d'O'Kane, que l'éditeur irlandais de 1982 juge absurde.

soigneusement tressée et un ruban bleu et rouge autour de la tête. Elle tenait à la main le lièvre qui baignait dans un bol de bois plein de beurre fondu. Je dis à mon guide qu'ils étaient très généreux d'apporter tant de sauce pour une viande sèche, mais il me répondit que c'était seulement le bouillon, car ils l'avaient fait bouillir dans le beurre et dans une autre hutte. Vous pouvez croire si j'avais appétit à ce plat, et même à tout le repas. Je prétextai de la fatigue et réclamai un œuf que la fille me prépara bientôt. J'invitai toute la famille, qui attendait un peu plus loin, à s'asseoir avec mon guide. Ils dévorèrent ainsi mon lièvre et moi mes œufs, qui étaient la seule chose que je fusse capable de manger après les préparatifs repoussants dont j'avais été témoin. Il me fallut certes boire, en dépit de la nausée que me donnait toute cette vaisselle, mais j'étais dans un trop grand besoin pour m'abstenir de le faire. Je me plongeai dans mon *meddar*⁷ et fermai les yeux, non pour les protéger, comme le font certains quand ils boivent, mais de peur de faire quelque découverte indésirable dans mon breuvage, que j'absorbais avidement pour en être plus tôt délivré. Tout à la fin, je trouvai entre mes dents une longue paille, et vous pouvez deviner ce qu'elle manqua de provoquer. Mon guide me dit que ce n'était qu'un morceau de la passoire, et qu'il ne blessait pas. Ceci me donna occasion de m'enquérir de la façon dont ils passent leur lait ; pour me donner satisfaction, on nous apporta l'instrument, qui était un objet rond fait d'une écorce de bouleau de forme conique bourrée de paille propre ou d'herbe, à travers lequel ils font couler leur lait pour en séparer les cheveux et les impuretés. Le souper terminé, je fis à tout le monde une nouvelle distribution de tabac ; ils la reçurent avec toutes les expressions de gratitude dont ils étaient capables. Je souhaitais maintenant me reposer. La logeuse et mon guide descendirent un grand et long sac qui pendait à un des chevrons de la maison ; la logeuse en tira deux très grands paquets d'une laine blanche et douce qu'ils appellent Breadeen, plus fine que leur ratine et plus épaisse que notre flanelle. On les étendit sur mes roseaux et, heureux de me voir si proprement et si chaudement couvert alors que je ne m'y attendais nullement, je me déshabillai ; les femmes elles-mêmes ne détournèrent pas la tête et je m'enroulai dans mes couvertures de laine, qui étaient à vrai dire les seules choses propres que j'aie rencontrées dans ce pays.

Je venais tout juste de me disposer à dormir quand je fus étrangement surpris d'entendre les vaches et les moutons entrer tous ensemble dans ma chambre. J'en demandai la raison, et l'on me répondit que c'était pour les protéger du loup qui chaque nuit rôdait autour de sa proie. Je trouvai les animaux couchés peu après leur arrivée, ce qui fit disparaître mes craintes d'être piétiné par eux. Et à vrai dire si la saleté de leurs excréments ne m'avait pas causé une aversion

7 « *Meddar* » : le texte le définit plus haut comme un récipient carré en bois.

envers eux, la douceur de leur respiration, à laquelle je n'avais jamais été sensible auparavant et le bruit plaisant qu'ils faisaient en ruminant ou en mâchant aurait bercé et endormi un corps aussi vite que le murmure d'un ruisseau et la senteur d'un lit de roses.

Le lendemain matin, un grand pot plein de lait frais était mis sur le feu, et quand il fut chaud, ils le versèrent dans une poêle pleine de babeurre, ce qui fit un imposant plat de lait caillé au milieu duquel ils jetèrent une livre de beurre, mais le mélange insolite et la saleté des récipients me détournèrent d'en manger quoi que ce fût. Je leur offris en partant de l'argent pour mon entretien, mais ils le refusèrent avec des marques de déplaisir, parce qu'ils appartenaient à la noblesse, ce que j'ignorais jusque-là. Je les persuadai cependant d'accepter du tabac, ce qu'ils firent en me remerciant. Au moment de prendre congé, ma logeuse et sa fille, car je ne revis pas la vieille femme, vinrent à moi et, plaquant leurs mains sur mes oreilles en guise d'embrassade, répandirent délicatement sur mes vêtements la salive de leurs bénédictions.

224

Teague Land, or a Merry Ramble to the Wild Irish, Dublin, Irish Academic Press, 1982, p. 19-22.

Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants

L'auteur, émigré français à Londres, voyage en Irlande en 1796.

Je m'arrêtai un moment, pour voir un vieux château qui appartient à la marquise d'Antrim et dans lequel les chèvres seules peuvent se permettre d'entrer ; le seul passage pour un homme est une arche large d'un pied, sans *garde-fou* au-dessus d'un précipice profond. J'observai aussi le long du chemin plusieurs carrières, où la basalte (*sic*) est rangée en piliers de cinq ou six faces ainsi que ceux du Causway⁸. Les côtes sont très élevées, et l'on voit presque partout, dessus la basalte, une couche épaisse de pierre à chaux, blanche comme la neige et mêlée de pierre à feu ; il semble que cette chaux ait été brûlée et que par la suite des siècles elle ait repris ses qualités, quoique en perdant sa couleur⁹.

Après un long circuit, j'arrivai enfin au fameux chemin des géants : les personnes qui viennent ici dans l'espoir de voir quelque chose hors de la nature sont communément trompées dans l'idée qu'elles se sont faite de cet endroit ;

8 « Causway » : chaussée [des Géants].

9 « Il est connu qu'en laissant longtemps la pierre à chaux sans en faire usage, après avoir été brûlée, elle reprend ses qualités pierreuses et perd son air phlogistique, au point que pour l'employer, il faudrait la brûler encore. C'est peut-être là ce qui est arrivé à celle du pays. *Voyez la chimie du Dr. Black* » (n.d.a.).

le Causway n'est pas plus étonnant que les carrières dans l'intérieur du pays, où l'on trouve la basalte disposée de la même manière. Ce qui frappe le plus, ce sont ces rochers perpendiculaires de quatre à cinq cents pieds d'élévation, et qui sortent tout à coup du sein de la mer ; on distingue aisément les différentes couches qui les composent ; tantôt c'est une pierre rougeâtre de tuf, dans d'autres endroits, c'est la basalte dans un état de confusion : deux ou trois fois, on la voit rangée en colonnes régulières, et dans un endroit ayant vraiment quelque ressemblance à un jeu d'orgue.

Le chemin des géants (*Giants Causway*), comme on l'appelle, est une partie de la même matière, à peine détachée de la montagne. À la marée basse, on peut le suivre assez loin : les vagues viennent se briser contre, avec une fureur singulière. Il forme réellement une espèce de pavé, d'environ trente à quarante pieds de large ; il est assez simple qu'il ait cette figure, puisque les colonnes sont droites, et que c'est le bout qui forme le pavé. Il n'y a point de place entre elles, quoique leur figure ne soit pas très régulière : il y en a de six, de sept, de huit, et même de quatre côtés, mais le plus grand nombre est pentagone, ou de cinq ; il s'avance de deux cents pas environ, dans une pente douce, jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse dans la mer. La chose la plus remarquable de ces piliers, c'est qu'ils ne sont pas d'une seule pièce, mais sont composés de pièces détachées, dont la supérieure est toujours convexe, et s'ajuste parfaitement avec celle qui la suit, dont la forme est concave.

Promenades d'un Français dans la Grande-Bretagne, Édimbourg, J. Paterson, 1795, p. 260-262.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de descouverte et conqueste moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai-3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanese, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J.F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Authheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnay : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretta : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

